l'Organe

PRINTEMPS 2016 / L'ORGANE — MAGAZINE FRANCOPHONE DE CONCORDIA VERTIGE

VERTIGE

Éditorial

3 ***Si*** Charlotte Parent

Société et environnement

4 ***Les chemins déserts du Khumbu*** Iris Delagrange

16 ***Japon : J'ai un bouton dans le front*** Alice Parent

19 ***De Harper à Trudeau : du changement VERT-igineux*** Anna Michetti

Fiction et récits

8 ***Après la pluie*** Maude Huard

Psychologie

10 ***Le syndrome de Stendhal*** Alice Pierre

Essais

12 ***Tout perdre jusqu'à s'offrir au vide : Simone Weil*** Camille Bernier et Miriam Sbih

Méditations

23 ***De la notion d'équilibre*** Nounours Lelion

28 ***Tombé*** Alexandre Lagréou

Culture

36 ***70 diamants mandarins chantent et jouent de la musique punk, rock et métal*** Alice Brassard

38 ***We can be Bowie, forever and ever*** Eugénie Bataille

Bande dessinée

22 ***Cette roche*** Daniel Pelchat

Mot croisé

15 ***Ceci n'est pas un mot croisé sur le vertige*** Rachel Lacombe

Poésie

7 ***Éloge à un Trudeau*** Simon Parent

20 ***Cavalcade*** Julie Sarrazin

24 ***Vevey*** Héloïse Henri-Garand

25 ***La blancheur*** Sarah Boutin

26 ***Le vertige du début des choses*** Tommy Height

30 ***Inside the north road*** Francis Robindaine Duchesne

32 ***Le mot qui n'existe pas*** Nafi Asta Tidjani

33 ***Pour arrêter*** Emmanuelle Aisha Sparkes

34 ***Au bord de ton lit*** Victoria Aimar

Si

Je ne sais pas si c'est une question à laquelle j'avais déjà réfléchi, mais, quand mon père m'a demandé, dans la voiture en me conduisant à l'école primaire, quel super pouvoir j'aimerais avoir, j'ai répondu que je voudrais le pouvoir de *si* : le pouvoir de savoir ce qui se passerait *si* je faisais un choix plutôt qu'un autre. C'est un pouvoir qui fonctionnerait rétroactivement, ou qui pourrait prédire le futur, selon le besoin.

Comme ce serait pratique, le pouvoir de *si*, pour nous, étudiants universitaires! Qu'est-ce qui se passera, *si* je fais des études de deuxième cycle tout de suite, *si* j'attends, *si* je pars à l'étranger, *si* je reste ici, *si* je choisis une maîtrise plutôt qu'une autre, une université plutôt qu'une autre, un stage plutôt qu'un autre ? Tellement de choix, de dates limites qui se rapprochent, une boule dans le ventre qui se resserre avec la découverte de chaque nouvelle possibilité… et aucun moyen de savoir vraiment ce qui adviendra de nous *si*…! Ça ne fait aucun doute : la multiplicité des choix est source d'anxiété et même de vertige. Les décisions auxquelles nous nous heurtons sont difficiles à prendre, et auront des répercussions sur le reste de nos vies. Si ces choix sont si difficiles, c'est probablement parce qu'aucune des options qui s'offrent à nous n'est meilleure — ou pire — que les autres d'une façon qui serait évidente.

Il semble que nous sommes devant une pléthore d'existences possibles, toutes légèrement différentes les unes des autres.

Il semble aussi qu'il n'est pas seulement question de décider d'où nous serons, de ce que nous ferons, mais aussi de qui nous serons. Gros mandat ! C'est un peu effrayant de penser ces décisions comme une façon de se construire, mais c'est aussi une liberté qui est enivrante. Comme l'a dit la philosophe américaine Ruth Chang, un monde de choix faciles ferait de nous des esclaves de la raison, puisqu'il y aurait forcément une bonne et une mauvaise réponse, qu'on saurait reconnaître rationnellement. Au contraire, comme rien ne dicte clairement la voie à suivre, nous sommes libres de choisir nous-mêmes la hiérarchie des valeurs qui nous guideront.

Il faudrait savoir trouver et nommer ce que Montaigne appelait sa « forme maîtresse, » la forme par défaut de notre être, celle vers laquelle on revient, autour de laquelle on gravite. Le philosophe de la Renaissance disait que « les traits de [sa] peinture ne se fourvoient point, quoiqu'ils se changent et se diversifient. » Ses coups de pinceau ne s'éloignent donc jamais de cette forme qui lui est propre. Il semble que, pour Montaigne, lorsqu'on est vrai avec soi-même, on ne peut se tromper – dans le sens de se trahir. « Mes actions sont réglées, et conformes à ce que je suis, et à ma condition, » écrivait-il.

J'espère que je pourrai dire, plus tard, comme Montaigne, que « je fais coutumièrement entier ce que je fais, et marche tout d'une pièce : je n'ai guère de mouvement qui se cache et dérobe à ma raison, et qui ne se conduise à peu près, par le consentement de toutes mes parties : sans division, sans sédition intestine. » Il est bien possible que plusieurs routes mènent à cette affirmation. Sans le pouvoir de *si*, il faut essayer, pour voir.

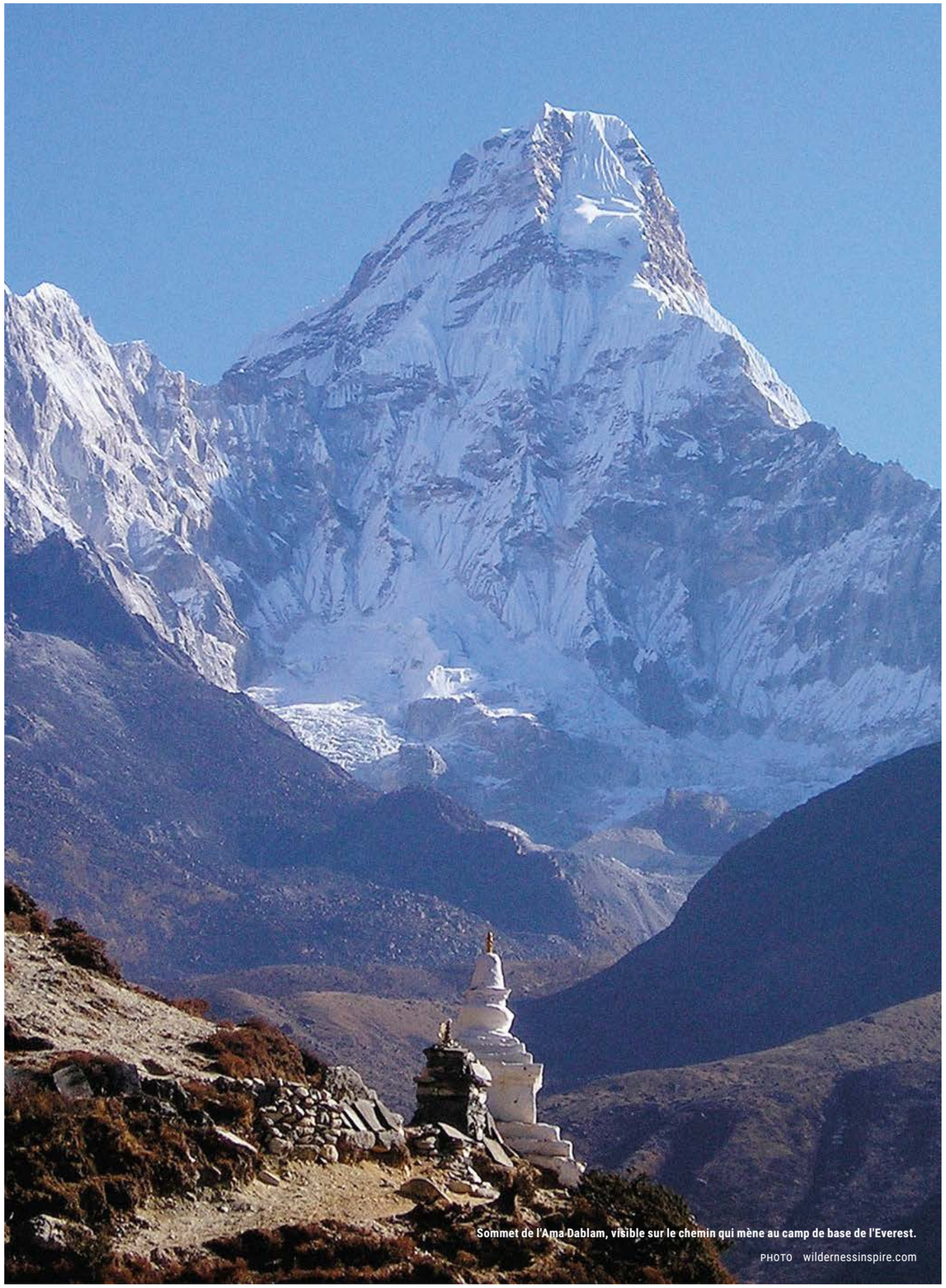
Les chemins déserts du Khumbu

Chaque année, des milliers de touristes, alpinistes chevronnés et amateurs accompagnés de « leurs » sherpas, empruntent les chemins vertigineux de la vallée du Khumbu. Tous ont un but commun : pénétrer dans le sanctuaire mystique de l'Himalaya et s'approcher des sommets majestueux de l'Everest, du Pumori, du Lhotse ou de l'Ama Dablam. La vue est à couper le souffle et les chemins sont encombrés; souvent, de longues files de grimpeurs impatients et de yaks à la fourrure noire se forment un peu partout entre Lukla et le camp de base de l'Everest; dans les *lodges* de Namche Bazaar et du magnifique monastère de Tengboche.

La saison commence en mars et se termine avec l'arrivée de la mousson, en juin. Longtemps après que les touristes occidentaux ont été rapatriés par leurs ambassades dans leurs pays respectifs et que les sherpas, les habitants de ces vallées, soient rentrés chez eux, les chemins deviennent déserts. Ou plutôt, depuis le terrible tremblement de terre qui a frappé Katmandou mais aussi les régions montagneuses alentours, les sherpas ont tenté de rentrer chez eux; des centaines de villages ont été détruits et des milliers de familles sont sans abris, loin de tout et sans ressources ni soutien financier. N'est-il pas temps de réfléchir à ce tourisme passager qui détruit tout ? Ceux qui ont déjà tout chez eux payent des sommes faramineuses pour entrer dans cette région sacrée du monde, en passant par l'Inde, le Pakistan, le Népal, la Chine et le Tibet. Une fois les sommets gravis et avec la satisfaction d'avoir accompli un grand défi, ces visiteurs tournent le dos aux montagnes enneigées et rentrent au plus vite, laissant derrière eux un pays où le salaire moyen mensuel ne dépasse pas les quelques dollars.

Et quand une catastrophe naturelle survient, le touriste n'a qu'une idée en tête : se sauver. J'ai entendu des Canadiens pester contre leur gouvernement, car l'aide n'arrivait pas assez vite. Puis j'ai entendu la réponse aberrante face à la souffrance humaine; le pays est trop petit et trop éloigné pour justifier la présence d'une ambassade à la capitale népalaise. Puis à travers le chaos de l'après-catastrophe, j'ai entendu des histoires de courage, de solidarité et d'immense tristesse. Cependant, après quelques semaines seulement, le cirque de médias a quitté les lieux et je ne peux m'empêcher de penser aux habitants du Khumbu dont le quotidien, déjà précaire, a été emporté par le séisme. J'ai encore en tête l'image d'un hélicoptère, chargé de consommateurs de plein air et de leurs effets personnels aux couleurs criardes, s'éloigner du camp de base de l'Everest, soulagés d'être rapatriés en urgence par leur compagnie d'assurance. Pendant quelques minutes, ces images m'ont donné le vertige; nul besoin de développer un tourisme durable et responsable, car ici, comme dans d'autres destinations populaires dans le monde, le visiteur achète puis débarque avec sa propre sécurité et son propre confort; il ne fait que passer et il repart aussi vite qu'il est arrivé, sans vraiment réfléchir. La haute altitude est une *business* très lucrative qui fonctionne comme toutes les autres entreprises à profit; les dollars passent et cet argent ne construit rien; il détruit, il creuse, il appauvrit. Oui, il est vrai que beaucoup de sherpas trouvent du travail bien rémunéré auprès des expéditions commerciales qui s'installent au pied des montagnes. Oui, il est vrai que ces sherpas et leurs familles vivent « mieux » grâce à l'industrie du tourisme (un secteur économique qui compte pour 5 % du PIB national). Et pourtant, pendant quelques semaines, ces dollars semblent remplir furieusement les poches de tous les gens de ce secteur économique sans créer de richesse à long terme. Le pays survit grâce à l'agriculture (75 % du PIB national) et il survit à peine; le Népal est actuellement classé 145e sur 187 pays en terme de niveau de vie.

En 2014, personne n'avait atteint le sommet de l'Everest, car seize sherpas étaient morts dans la chute de glace, engloutis par une avalanche meurtrière et sans pitié. En 2015 non plus, il n'y aura pas eu de « vainqueurs » sur le toit du monde. Il n'y a donc plus personne sur les sentiers du Khumbu; les yaks sont retournés dans leurs pâturages, les touristes sont retournés à New York, à Paris, à Amsterdam et à Londres et les sherpas attendent dans leurs villages dévastés que la saison redémarre. Qui les aidera maintenant ? Pour la saison 2016 sur l'Everest qui arrive à grands pas, les grimpeurs et les touristes reviendront sûrement et seront forcés de constater l'étendue des dégâts, car rien n'aura changé. Garderont-ils en tête, au détour des longs sentiers qui mènent au camp de base de l'Everest, les évènements qui ont secoué la région une année seulement avant leur arrivée ? Verront-ils avec des yeux nouveaux le véritable état des choses ? Auront-ils seulement construit une vraie réflexion sur leur démarche, sur leur envie irrésistible de gravir cette montagne fantasmatique que les habitants de la région préfèreraient laisser en paix ?



Sommet de l'Ama Dablam, visible sur le chemin qui mène au camp de base de l'Everest.

PHOTO wildernessinspire.com

Éloge à un Trudeau

Cher Justin*,
Prince de notre grand pays uni, fier de sa diversité qui fait la richesse du Canada
Pourfendeur de la politique de la division que la classe moyenne est tannée de
Sauveur des réfugiés migrants en fuite de guerre que des *boots on the ground* humanitaires vont aider

Cher Justin,
Esthète de la politique représentative que notre nation coast to coast s'est fondée dessus
Sous ton phrasé délicat, le vide n'a jamais été aussi attrayant comme tes yeux
D'un mal de mer des *ferry* de l'île de Vancouver aux pêcheurs du New-Found-Terre-Neuve-et-Labrador

Cher Justin,
Moi qui tombe et qui tombe *scrolling down my newsfeed* en quête de sens
Dans ma chute tu me rattrapes de ton regard visé sur le futur en *Vogue*
Canada is a Sears catalogue, je me connais dans ta famille paritaire, dans toi et Sôphy

Cher Justin,
Légende drapée dans ta couverte autochtone que l'histoire ne doit être oubliée qu'elle est tissée dans la nôtre
Poser ultime, placeur de photographe avant de donner une peluche à une petite Syrienne
Larmoyant juste assez quand le temps se donne à la situation qu'on la regrette

Justin !!!...
Ton père était brillant
Non, mais vraiment, ton père possédait une incroyable intelligence
Mais tu le surpasses déjà
Tu es le prince de la *virtu*
Quels que soient les aléas de la *fortuna*
Tu es le plus 2015 de tous les chefs d'État

* Justin se prononce à la française, « djeustine ».

Après la pluie

Philippe enfile ses bottes de caoutchouc jaunes, celles qui montent jusqu'aux genoux, même s'il aurait préféré mettre ses souliers de sport rouges aujourd'hui.

— Tes espadrilles sont faites pour le sport Philippe, avec un tissu qui respire. Tu peux pas mettre ça aujourd'hui, il pleut à verse. L'eau va traverser pis tu vas geler des pieds.

Philippe tourne le dos à son père, empoigne son sac à dos d'une main et ouvre la porte de l'autre, puis sort de la maison. S'arrête sur le porche, regarde la pluie, remonte le capuchon de son imperméable. Il baisse les yeux, fixe ses bottes sans lacets, ouvertes vers le ciel. Esquisse un sourire et s'engage sur le chemin de l'école.

Rue Des Érables, Des Bouleaux, Des Merisiers.

Il sent une coulisse d'eau glisser le long de sa jambe jusqu'à son talon. Après quelques minutes de marche, un étang apparaît dans ses bottes jaunes.

Rue Des Ormes. Les cris des élèves lui proviennent de la cour d'école. Ils enterrent le clapotis des gouttes de pluie sur son imperméable.

Philippe enlève son capuchon, quitte le trottoir et prend le chemin de terre qui mène à la rivière. Le sentier, incliné vers le bas, serpente entre les arbres. La pluie creuse des sillons dans la terre. Philippe marche sur les sillons comme un funambule sur un fil. Il rejoint la rivière, longe le courant jusqu'au parc des Chutes. Il se glisse par l'ouverture dans la clôture métallique qui entoure le parc. Repère un banc de bois trempé devant les cascades, s'y assoit. L'eau de pluie accrochée à ses cheveux s'infiltre dans son manteau, glisse le long de son dos.

Ses bras, eux, sont secs. L'eau n'a pas encore infiltré le nylon.

L'eau, ça traverse tout, même la terre. Il y a des étangs dans la terre. Madame Marie a dit que ça s'appelait des nappes pratiques. C'est bizarre, je pensais que les pique-niques, ça se faisait sur le sol, pas dedans.

Philippe regarde les manches détrempées de son manteau. Elles se battent contre la pluie, l'empêchent d'atteindre sa peau.

Il enlève son manteau. La manche droite, puis la gauche. Retire son chandail de laine malgré le vent de mars. La pluie atteint ses bras, dégouline jusqu'à ses poignets.

L'eau trace de petites rivières sur ses bras, par-dessus ses veines.

Je me demande quelle teinte ça ferait, le bleu de pluie mélangé au bleu de veines. Pluie. Veine. Faudrait inventer un nouveau mot. Un mélange des deux. Vuie. Bleu vuie.

Philippe lève les bras et attend. Il sent la pluie tomber sur ses paumes, ses poignets, ses avant-bras. Quand il ramène ses bras vers lui, l'eau accumulée tombe au sol. Dans ses veines bleues, le sang circule toujours.

Je suis un animal à sang chaud. Comme les mammifères.

Philippe regarde une dernière fois ses veines intactes avant de remettre son chandail de laine, son manteau et de reprendre le chemin de l'école.

Les élèves ne sont plus dans la cour d'école. Les cours vont bientôt commencer. La surveillante le voit rejoindre son casier.

— Philippe ! Qu'est-ce qui s'est passé ? T'es trempé jusqu'aux os !

Philippe se tourne vers elle.

— Non, ça s'est pas rendu jusque là.

Le syndrome de Stendhal

Dans son récit d'un voyage intitulé *Rome, Naples et Florence*, paru en 1817, l'auteur français Stendhal décrit son expérience à la Basilique Santa Croce de Florence en ces mots :

« J'étais arrivé à ce point d'émotion où se rencontrent les sensations célestes données par les Beaux Arts et les sentiments passionnés. En sortant de Santa Croce, j'avais un battement de cœur, la vie était épuisée chez moi, je marchais avec la crainte de marcher »

Cette expérience, vécue par l'auteur, qui lui donna son nom, se ressent face à une profusion de beauté, en particulier dans le domaine de l'art, provoquant chez le sujet un mélange d'amour et de répulsion pour toute la culture qui l'entoure, et déclenchant ainsi vertiges, accélérations du rythme cardiaque, troubles de la vue et de l'audition, suffocations, et parfois même des crises d'hystérie, des hallucinations ou des tentatives de destruction de l'œuvre.

Environ un siècle plus tard, la psychiatre italienne Graziella Maghierini, qui travaillait à l'époque à l'hôpital central de Florence (berceau de la Renaissance), définit cette condition comme un véritable syndrome, le faisant rentrer dans la catégorie des *Troubles du Voyage*, ou *Syndromes du Voyageur*. En effet, après une étude auprès de plus d'une centaine de touristes visitant Florence, elle fit remarquer que les « crises » se déclenchaient le plus souvent après ou pendant la visite d'un des cinquante musées de la ville, dans lesquels les touristes se trouvaient particulièrement touchés par l'émotion se dégageant d'une œuvre d'art. Bien sûr, l'existence réelle d'un tel syndrome peut être contestée, puisque l'étude faite par Graziella Maghierini ne toucha pas plus de deux cents personnes (ce qui est très peu, compte tenu du nombre de visiteurs accueillis par la ville chaque année). De plus, les symptômes, qui cessent une fois la ville quittée, varient d'un sujet à l'autre, et pourraient être rapportés au fait que la chaleur et le stress des visites enchaînées rendent les touristes plus sujets à des malaises.

Un autre syndrome, celui de Jérusalem, est décrit comme équivalent au *Syndrome de Stendhal*, à ceci près qu'il ne se rapporte pas aux œuvres d'art, mais au « sentiment religieux » éprouvé par les pèlerins lors de leur arrivée dans la ville sainte de Jérusalem. Dans ce cas-là, les patients sont anxieux, stressés, victimes d'hallucinations, et peuvent également ressentir le besoin de se laver, de s'isoler, de réciter des passages de la Bible ou encore de confectionner des toges. Cependant, cette pathologie, qui touche principalement les pèlerins et touristes (de tous horizons et de toutes religions), mais aussi certains habitants de la ville (contrairement au *Syndrome de Stendhal*, qui est essentiellement observé chez les touristes européens, excluant les Italiens, ayant grandi dans cette culture de la Renaissance), semble également être une conséquence de troubles psychologiques présents bien avant la visite de la ville sainte.

Ces deux syndromes entrent donc dans la catégorie des *Syndromes du Voyageur*, dans laquelle on peut également compter le *Syndrome de Paris* (éprouvé principalement par les touristes japonais qui, ayant la vision idéalisée de Paris représentée dans *Amélie Poulain* ou dans les films des Années Folles, se retrouvent particulièrement déçus et marqués par le fossé culturel séparant Paris et le Japon), ou encore le Syndrome Indien (ressentit par certains touristes occidentaux perdant tous leurs repères face à la pauvreté, la mort, le mystique, la saleté, la foule, les odeurs et le bruit).

Dans la littérature, le *Syndrome de Stendhal* est également perçu comme étant la traduction du sentiment amoureux (par Isabelle Miller dans son livre Le *Syndrome de Stendhal*, publié en 2003), ou tout simplement comme étant cette sensation d'être envahi par trop de beauté, d'immensité, que cela se rapporte à l'art ou à la nature. C'est à cela que le détective Patrick Jane, dans la série télévisée *Mentalist* (Saison 3, Épisode 15), fait référence quand il dit que la victime est peut-être morte de bonheur face à la beauté du paysage. Ce dont Patrick Jane parle ici peut également être rapporté à la théorie des *Peak Experiences* (Expériences de l'Extrême), établie par le psychologue américain Abraham Maslow. Celui-ci décrit ces expériences comme :

« Rare, exciting, oceanic, deeply moving, exhilarating, elevating experiences generating an advanced form of perceiving reality, and are even mystic and magical in their effect upon the experimenter »

Ces expériences sont le plus souvent associées aux moments extraordinaires, marquants d'une vie, et ressenties durant une découverte scientifique, la pratique d'un sport de l'extrême, comme le saut en parachute ou l'escalade, l'écoute ou la pratique de musique (seul ou dans un groupe), ou encore la lecture d'un livre ou l'observation d'une œuvre d'art. Elles provoquent chez le sujet une perte de conscience du temps et de l'espace, un sentiment d'être en harmonie avec soi-même, en accord avec ce que l'on a rêvé d'être, et sans se plier aux normes de la société, l'impression de fonctionner sans difficulté, au maximum de ses capacités, d'avoir libéré son esprit, et de ne plus ressentir ni la peur, ni le doute, ni le besoin de se critiquer.

Bien que différents dans leurs symptômes et leurs conséquences (une *Expérience de l'Extrême* a un côté bien plus positif qu'un *Syndrome du Voyageur*), ces deux syndromes se rapportent tous deux à des moments ayant la capacité de changer le cours d'une vie, pouvant aller jusqu'à déterminer ce que le sujet va devenir, et donnant une vision totalement différente de la vie, de la mort, et du monde qui nous entoure. Ce fut par exemple le cas de Stendhal qui, bien que bouleversé par son expérience à la Basilique Santa Croce de Florence, fut dans l'ensemble déçu par son voyage, mais tomba amoureux de Rome et du Colisée, de Venise et de ses canaux, et du reste de l'Italie, où il passa une grande partie de sa vie, et qui eut une influence considérable sur son écriture.

Tout perdre jusqu'à s'offrir au vide : la philosophie décréatrice de Simone Weil

Il faut languir, attendre et regarder vainement.
Nous regardons la porte; elle est close, inébranlable.
Nous y fixons nos yeux; nous pleurons sous le tourment;
Nous la voyons toujours; le poids du temps nous accable.

La porte est devant nous; que nous sert-il de vouloir ?
Il vaut mieux s'en aller abandonnant l'espérance.
Nous n'entrerons jamais. Nous sommes las de la voir.

La porte en s'ouvrant laissa passer tant de silence

Que ni les vergers ne sont parus ni nulle fleur;
Seul l'espace immense où sont le vide et la lumière
Fut soudain présent de part en part, combla le cœur,
Et lava les yeux presque aveugles sous la poussière.

Extrait de ***La porte***, Simone Weil

Devant ce « qui ne contient pas ce qu'il contient habituellement », « qui n'exprime rien », ce qui est « dépourvu de sens », le fil de nos pensées se brise. Cet espace aux dimensions variables et parfois inconnues qu'est le vide demande à ce moment à faire sens, au moins pour devenir quelque chose qui peut être conçu, pour se lier à une réflexion. Lorsqu'est annihilée cette possibilité et que son territoire n'offre aucune réponse, le vertige qui naît de ce néant n'en est que plus angoissant par son irrésolution. La certitude qui en ressort est qu'il perdurera dans le temps, ce qui n'est pas pour apaiser la conscience. La philosophie de Simone Weil, personnalité saisissante du vingtième siècle qui s'est vouée à la cause des luttes ouvrières en Europe en même temps qu'à la pensée mystique, propose un cheminement spirituel construit précisément à partir du vide.

Ce moment où l'on se situe à la limite de ce que l'on sait, qu'il soit appréhendé et pressenti de manière négative ou positive, provoque un vertige indéniable qui se rapporte à une forme de perte de soi, ce qui pour Weil est justement la condition première pour recevoir la grâce qui seule peut élever l'humain. Ce processus général de détachement inaugure la *décréation* qui, à l'inverse du travail de l'imagination, par laquelle le vide encore réel est oblitéré, propose de l'accepter pour se donner le choix et la possibilité de continuer à cheminer vers la grâce.

Le vide comme anéantissement du moi

« La grâce comble, mais elle ne peut entrer que là où il y a un vide pour la recevoir, et c'est elle qui fait ce vide. »

Tuer le Moi. Voici un vouloir qui ne peut qu'avoir l'effet d'une offense pour quiconque se réclame héritier d'une tradition contemporaine à l'avènement et à l'empire du sujet moderne. Weil, à contre-courant de son époque, en configure toutefois le dessein, car c'est uniquement à travers cette abnégation totale du Je que la pleine lumière de Dieu, la *connaissance surnaturelle* — en d'autres mots la grâce — peut s'établir en notre être. Il faut lui libérer tout l'espace, se détacher de tous ces besoins et choses matériels avec lesquels l'humain se lie machinalement. C'est en conformité avec ce que nous venons d'esquisser que le vide est convenu chez la philosophe. À vrai dire, il s'agit alors de réussir à se détacher concomitamment de l'astreinte des besoins matériels, et de soi. Comment l'acceptation du vide peut-elle s'effectuer et même se comprendre ? Simone Weil situe cette première étape de l'acceptation totale du vide, ce tracé de la vocation autoannihilatrice de l'humain, comme étant d'abord et avant tout la réplique d'un acte divin. Elle établit que si Dieu s'est absenté du monde terrestre, s'il a choisi le néant plutôt que la force, c'était par acte d'amour. Se *décréer* pour nous créer nous.

Ainsi, accepter le vide, c'est d'admettre son existence comme devant être vécue non à travers soi, mais par Dieu : « Voir un paysage tel qu'il est quand je n'y suis pas… »

Le premier contact possible avec le vide dans le monde terrestre s'appréhende au sein de la souffrance et du malheur humains. Ceux-ci sont moteurs et créateurs du vide, vide qui est instinctivement comblé, que ce soit par l'imagination, ou les bassesses morales répondant à la loi naturelle de la pesanteur, alors qu'il faudrait plutôt l'accepter pleinement. D'une certaine manière, le malheur s'articule en tant que nécessité afin d'expérimenter l'absence immédiate de Dieu, mais parallèlement à son éventuelle venue si nous arrivons à lui laisser vivre sa création à travers nous.

La *décréation* comme seule liberté

Comme devant le vide, on peut choisir de supporter ce détachement général, de soi et du monde, qui doit par la suite opérer le prolongement du cheminement vers la grâce. En effet, pour la philosophe, cette reconnaissance du néant demande une forme de renoncement qui rapproche de l'essence des choses, comme elles ont été faites par Dieu.

Si l'humain par nature se meut conformément à la force d'attraction des choses du monde terrestre, donc à la pesanteur, et que la grâce ne peut qu'être reçue, le Soi ne peut décider de s'octroyer la récompense de son détachement. Détachement qui devient forcément *décréation* lorsqu'est offert notre Je à Dieu, dans la mesure où le sujet ne peut s'offrir un objet qui le dépasse. Faisant écran au vide, le Soi ne peut être que le reflet de la pesanteur, car il en est composé. « Ne pas exercer tout le pouvoir dont on dispose, c'est supporter le vide. Cela est contraire à toutes les lois de la nature : la grâce seule le peut ».

Pour que la grâce trouve dans l'âme un espace où se déposer, le Moi doit travailler à se défaire de lui-même afin de recevoir cette énergie. La pesanteur qui régit les êtres ne se nie pas, au même titre que ne se gagne pas la plénitude sans effort, et c'est pourquoi le vide de soi est de première nécessité dans ce cheminement. À partir du vide, la *décréation* procède à son achèvement comme étant ce qui, à la mesure de l'humain, rapproche le plus de Dieu. Il faut « renoncer à tout ce qui n'est pas la grâce et ne pas désirer la grâce », car y prétendre est signe du désir de la posséder pour soi-même. Si l'être suprême, par sa propre retraite devant le destin de l'humain, accorde en même temps la liberté de déterminer de l'usage du « je », la seule liberté qui soit à l'image de Dieu consiste en sa propre résignation, qui devient plus de l'ordre de la logique que du besoin. S'interroger sur l'acte même éloigne immédiatement de l'*exigence* du vide.

Ainsi, tout désir de posséder et de se posséder supposerait qu'il existe une telle chose qu'un pouvoir attribué par le Moi – entité qui par une pensée détachée des objets se crée, se détache de ce qu'ils sont pour lui. En d'autres termes, décider de faire de soi un Je rempli, suppose une interposition entre Dieu et les choses.

« Dieu ne peut aimer en nous que ce consentement à nous retirer pour le laisser passer, comme lui-même, créateur, s'est retiré pour nous laisser être. » S'offre l'individu pour qu'entre le monde et le Seigneur, plus rien n'empêche l'expression de Sa volonté. C'est un semblant de paradoxe qu'est la *décréation* comme assentiment, vu la disparition du Moi, mais si « l'imagination travaille continuellement à boucher toutes les fissures par où passerait la grâce », il faut empêcher le sujet-même, par des conditions qui lui sont intrinsèques, de voiler le réel et donc se soustraire volontairement devant le véritable.

En mouvement, le vertige

« Qui supporte un moment le vide, ou reçoit le pain surnaturel, ou tombe. Risque terrible, mais il faut le courir, et même un moment sans espérance. Mais il ne faut pas s'y jeter. »

Pourquoi impliquons-nous l'expérience du vertige dans le cheminement vers la grâce ? Nous avons effleuré ci-devant le fait que notre monde offre l'éventualité d'appréhender le vide, par le malheur. Or, le fait de l'accepter entièrement, de se *décréer* présume nécessairement de déroger à la « loi universelle de la pesanteur », qui pour Weil régit autant les corps que les âmes. Réagir en adéquation avec la pesanteur, c'est de se charger de son Moi, de n'être pas en mesure de s'élever à travers l'effacement de celui-ci. En d'autres mots, vivre selon la pesanteur signifie revendiquer la complète possession de sa force, une action à l'inverse de Dieu qui en s'en dépossédant, s'absentant totalement du monde, nous a créés par amour.

Accepter le vide, le supporter, c'est aller à l'encontre des lois naturelles de la pesanteur. C'est la grâce seule qui est en mesure d'y parvenir — c'est une action dont l'essence est divine, mais tout de même possible par le don de soi. Le vertige s'érige, par le mouvement ascendant de la *décréation*, en ce qu'il faut abandonner les puissances qui gouvernent habituellement notre âme. S'abaisser et devenir faible dans un refus total de possession de toute force humaine, ne pas jouir pleinement du pouvoir qui nous est conféré, devenir un rien, c'est pourtant s'élever à l'égard de la pesanteur morale, nous dit Weil. C'est également un mouvement descendant au sens où accueillir le vide rapporte d'une certaine manière le mouvement vers nous de Dieu. S'abaisser ici-bas, s'élever à partir de lois surnaturelles, suppose évidemment une aporie qui laisse encore pantois, comme quoi on ne peut s'appuyer sur des conceptions qui comblent absolument notre besoin de nommer, afin d'accéder à ce non-être rigoureux.

Offrir comme réceptacle notre âme à la grâce, c'est se recréer néant, entendre la création comme l'action non pas de prendre entière possession de soi, mais de se déposséder, se vider. Une dérogation entière aux lois naturelles nous apparaît instinctivement vertigineuse : nous nous permettons de rallier Weil à l'allégorie platonicienne de la Caverne ici. Certainement, c'est d'accepter de se faire pénétrer entièrement par la lumière divine, que de se détacher des ombres imaginaires, du faux miroitement du Moi que nous acceptons instinctivement tel qu'étant le réel. Il n'est pas pour Weil ni Platon, question d'investiguer sur la réelle présence de la divinité, de la lumière : la démarche ici est plutôt de sortir de l'ombre en l'ayant éprouvée, s'élever afin de recevoir de plein fouet la lumière.

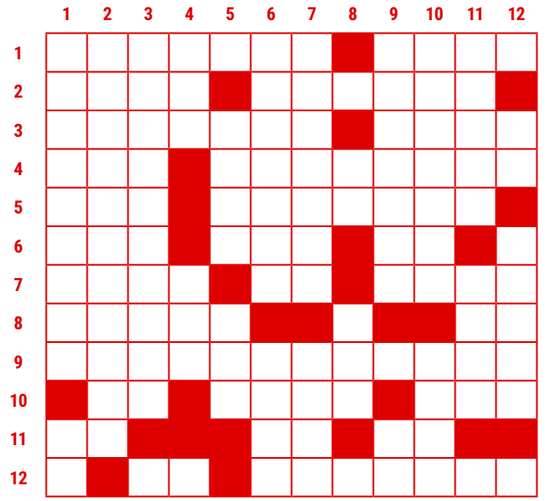
Perdre et poursuivre… ?

Lorsque les objets ne nous reflètent plus, le réflexe peut être de se construire comme plus forts, pour s'opposer à ce vide qui ne répond pas à nos intentions, nos imaginaires. Simone Weil propose une philosophie qui offre précisément ce néant au réel, qui le dévoile à l'humain pour qu'il puisse l'accepter comme essentiel à sa condition. Vidé de son imagination *combleuse* et du besoin de s'affirmer par une force appliquée, qui l'éloigne des choses telles que conçues par Dieu, il n'y a plus lieu pour lui d'espérer autre remède. La *décréation* a défait au sein du sujet ce qu'il n'acceptait pas entièrement. Au travers de cette nouvelle compréhension, ce renoncement à soi, il faut reconnaître une démarche totalement inédite de l'humain vers Dieu. C'est dans la non-présence de celui-ci, dans l'acceptation qu'Il est néant, que nous nous offrons à Sa rencontre. Dans l'affirmation totale de notre liberté, il nous est donné le choix de L'embrasser ou pas, de configurer le Je dans un objectif de réception de la grâce, ou pas. Une approche désacralisée qui souligne notre pleine potentialité à se saisir de la grâce; la porte d'accès nous est bel et bien accessible dans le monde terrestre, si nous nous montrons fins prêts à subir le malheur, dans toute l'expérience du vide existentiel qu'il impute.

Le mouvement de – et vers – la grâce implique un trouble, un changement de paradigme complet où les règles qui dominent normalement notre être se doivent d'être surpassées. C'est sur ce vertige qu'il importe de réfléchir, parce qu'il participe de ce plongeon vers une connaissance inconnue, surnaturelle. Un peu comme devant le savoir, qui apparaît toujours plus grand, la *décréation* permet de réduire à néant des certitudes que l'on croyait posséder, pour en recevoir d'autres. Si le sujet abordé par l'esprit weillien en est un qui casse souvent nos logiques modernes, la philosophe l'approche d'une façon éthérée qui permet à notre avis de renouveler l'expression d'un problème sempiternel, à savoir non pas la véridicité de l'existence de Dieu, mais notre rencontre avec celui-ci, notre acquisition humaine d'une grâce divine. Nos raisons et certitudes, acquises et enfin formées, « tout cela il ne faut pas se l'ôter, mais le perdre »

* Toutes les citations contenues dans ce texte sont des aphorismes extraits de *La Pesanteur et la Grâce*, fragments donnés par Simone Weil à Gustave Thibon. *

CECI N'EST PAS UN MOTS-CROISÉS SUR LE VERTIGE.



Horizontalement

1 Le vertige pour Auguste, la Bible ou les universitaires des derniers siècles. – Grosse pluie ou bon coup au bowling.

2 Paradis terrestre – Qui ont été détériorées.

3 Oiseau siffleur – Indian Railway Traffic Service.

4 Institut Tourisme et Restauration – Actions de lister.

5 Grosse police américaine pis toute – Rendre incomplet, étranger.

6 Endroit de prédilection pour la cravate et le foulard (à l'envers) – Clair – Traduction, trembler, trou, trésor.

7 Avec l'avancement du capitalisme, probablement qu'il doit se retourner dans sa tombe (et notamment ici) – voyelles – Charmant dérivé de la terminologie religieuse.

8 Interjection de ce qui est tiré par les cheveux… – Matière poreuse qui aime s'entourer de calcium.

9 Amuseur des foules sur la place publique.

10 Son drapeau est un rond de 12 étoiles or sur fond bleu.

11 110 – Qui est très en vogue – L'accumulation de biens au présent, 1ère personne du singulier.

12 Fuck toute – De très haut, la fierté naturelle du Canada.

Verticalement

1 Petit organe gardien de la bile– Le moi, le surmoi et le…

2 Ceux de Montréal et de Québec peuvent nous mettre à l'envers lorsqu'on les lit (avec un «i» de trop entre le «t» et le «o»).

3 La griffe du chat l'est.

4 Trinitrotoluène – Terme d'origine belge pour une petit chambre d'étudiant.e à louer.

5 Qui fait quitter un état d'immobilité, qui emporte – Moitié d'un fameux symbole chinois.

6 Inventeur de la lunette astronomique et qui fit la promotion de l'héliocentrisme – …-d'œuvre, …mise, …-forte, …tenant.

7 Surplus de poids – Qui n'est plus le bienvenu.

8 Pronom personnel – Une flûte et un certain labyrinthe porterait se nom.

9 Les vieux bâtiments en sont remplis comme isolant – On y retrouve le quorum, les tours de parole ainsi que la question préalable.

10 Nomades dévoués au troupeau – Interjection latine voulant dire « parce que ». Qui rend la réplique impossible dans un dialogue : impératif rhétorique.

11 Fleur vivace à floraison automnale en forme d'étoile – Deux dans le 2e de Tolkien.

12 Police du IIIe Reich – Ciblée.

RÉPONSE — 3e de couverture

J’ai un bouton dans le front

Je me suis installée devant mon ordinateur, et j’ai commencé à réfléchir.

J’ai pensé à ce dont je pourrais bien parler. Le paysage, les gens, la langue, la bouffe, l’école. Les mêmes sujets qui reviennent toujours dans mon esprit. Les sujets qui viendraient en premier dans l’esprit de bien des gens. Ce sont des classiques, on pourrait dire. Mais je n’ai pas tellement envie de parler des classiques aujourd’hui.

Pas que tout ça ne fait pas partie de la vie ici. Mais c’est plutôt que tout ça, ça fait tout partie de la vie ici. Et la vie ici, en même temps, c’est bien plus que tout ça, mais aussi bien moins.

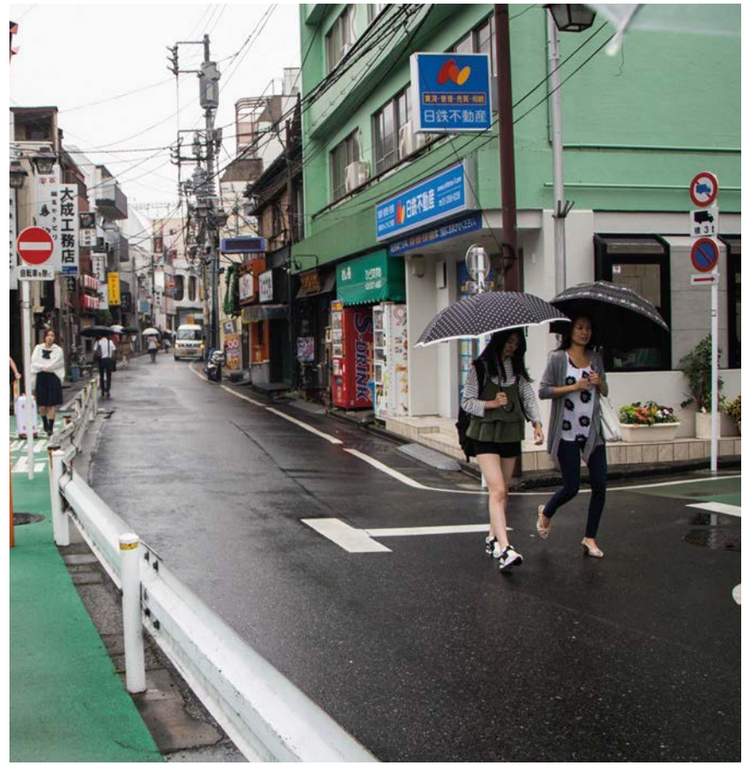
La lune de miel est passée. L’hystérie de l’arrivée touche à sa fin. Je ne retiens plus mon souffle quand le train de l’après-midi est si bondé que je tiens debout retenue par les six personnes bien squeezées autour de moi. J’ai accepté le fait que je vais devoir attendre un an avant de pouvoir manger du bon vrai pain et du bon vrai fromage. Les petits détails comme ça. Et même les plus gros; c’est tout accepté.

Je dirais que la vie ici, c’est rendu un peu comme la vie ailleurs. C’est la vie que vit une personne qui se sent chez elle. Le paysage; c’est rendu le mien, celui que je vois tous les jours – ça ne lui enlève rien de sa beauté, par contre. Les gens; ce sont mes voisins, mes amis, mes coéquipiers. La langue; c’est toujours difficile, mais je m’habitue à l’entendre tous les jours – le japonais, c’est sur les panneaux et dans la bouche des gens. La bouffe; je la mange tous les jours. Et tous les jours c’est bon. Surtout cette petite place d’environ douze sièges qui vend des ramens crémeux au poulet. Ça, c’est vraiment bon. Et l’école, eh bien, c’est l’école. Ici, c’est chez moi, maintenant.

Mais l’histoire, c’est qu’ici ce n’est pas comme au Québec. Et alors, même si moi je m’habitue, des fois j’ai l’impression qu’eux, ils ne s’habituent pas. Au Québec, quand tu te promènes dans la rue, tu n’es pas constamment en train de te soucier de ce à quoi tu ressembles. Si tu n’es pas en train de te regarder dans un miroir, tu en arrives un peu à oublier ton visage. Le bouton dans ton front, tu es déçu de l’avoir, mais tu n’y penses pas vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Mais ici, quand je marche dans la rue, je ne peux pas oublier mon visage. On me le rappelle que je suis blanche, que je suis différente. Et la différence, ce n’est pas mauvais. Mais c’est différent. Des fois la différence, ça choque.

Ici, la minorité, ce n’est pas les autres, c’est moi. Et ça, c’est bien la première fois.



On me fixe quand je passe. On prend des photos quand on pense que je ne regarde pas. Ça encore, ça va. C'est tannant, mais ça va. Parce que veut, veut pas, quelque part c'est flatteur.

La même chose arrive à la plupart de mes amis caucasiens. Un Américain m'a dit qu'il ne se plaint pas d'être blanc. Un Suédois a renchéri qu'il était grand et blanc, qu'ici, il est privilégié. Il n'a jamais eu autant d'attention féminine, dit-il. Un Allemand dit qu'il pense que c'est parce que les Japonais admirent les Occidentaux. Un ami américain noir mentionne que quand il sort le soir, les Japonais essaient de copier ses mouvements de danse, sans succès.

Mais, d'autres fois, ce n'est pas pareil. Ce même ami me confie que d'être différent, ça crée des malentendus. Les Japonais se font des idées sur ce qu'il est. Pour eux, il est un joueur de basket, un voleur ou Barack Obama. J'ai un ami coréen qui nous a confié autour d'une bouteille de vin que quand il est arrivé, sa plus grande peur était de constater le racisme des Japonais envers les Coréens. Moi, ça m'a choqué, parce que, avant de partir, je n'y avais même pas vraiment pensé. Mais le racisme, il est là. Une fois, j'étais seule. Je me suis assise dans le métro à côté d'une dame. Elle m'a regardé, s'est levée et est allée s'asseoir ailleurs. Je ne serais pas prête à dire que cette fois-là, c'était du racisme, mais le racisme il est là. Parfois, les gens te le font sentir que tu n'es pas complètement à ta place parmi eux.

Mais il ne faut pas se méprendre : c'est dur de faire la différence entre l'admiration et le racisme. Et si certains Japonais ne sont pas accueillants, il y en a d'autres pour qui c'est tout le contraire. À ceux-là tu leur dis que tu aimes leur pays et leur langue et leurs yeux se mettent à briller.

Il faut vivre avec les deux côtés de la médaille.

L'auteure est une étudiante montréalaise en échange à l'université Waseda de Tokyo pour un an.

Elle écrit de temps en temps et publie des photos sur un blogue qu'elle a créé pour l'occasion, *Une Québécoise au Japon*.

quebecoiseaujapon.wordpress.com

PHOTOS Alice Parent

De Harper à Trudeau : du changement VERT-igineux

Depuis les élections de 2015, avec la montée au pouvoir de Justin Trudeau, un espoir vert est né pour le Canada, ce qui n'était pas le cas avec son prédécesseur, Stephen Harper.

Lorsque l'ancien Premier ministre exerçait sa fonction, de 2006 à 2015, on aurait pu imaginer qu'en 2009, suite à l'accord de Copenhague, le gouvernement canadien aurait pris de bonnes résolutions en s'engageant à réduire ses émissions annuelles de gaz à effet de serre de 17 %. Or celles-ci n'ont cessé d'augmenter. C'est alors qu'en 2011, l'ancien ministre de l'Environnement annonce officiellement la retraite du Canada du protocole de Kyoto. Une déception politique à propos des rejets carboniques plane dans l'atmosphère. Parallèlement, Harper monte un éloge de l'utilisation des sables bitumineux, afin de faire du Canada une puissance pétrolière. Or leurs méthodes d'extraction sont tout autant porteuses de risques pour la santé publique que pour la protection de l'environnement. Le nombre de barils de pétrole extraits du sol canadien est passé de 1,34 million en 2006 à 2,17 millions en 2014. Ceux-ci circulent aujourd'hui par train, pipeline et camions. Ne serait-ce pas faire preuve de bon sens que de remplacer cette croissance économique, basée sur des ressources non renouvelables entrainant une vision au court terme, par des énergies durables rendant possible un modèle sur le long terme? David Suzuki, environnementaliste de renom, s'est opposé au parti des conservateurs en affirmant qu'il était « choqué et terrifié » qu'une réélection fût possible selon les sondages de 2015. Il condamne même l'ancien Premier ministre d'avoir été un « dictateur ». Cela n'est pas surprenant étant donné qu'avant l'annonce de sa candidature, les références environnementales du site météorologique du gouvernement fédéral avaient été effacées (La Presse et Radio-Canada).

« Canada is back » déclare Trudeau, peu après son arrivée au pouvoir, lors de la conférence de la COP21 (conférence internationale sur le climat) à Paris en novembre 2015, où il expose son plan d'action sur la lutte du changement climatique selon cinq principes. Premièrement, le Canada s'appuiera sur une évidence scientifique solide pour que les réformes environnementales puissent être efficaces. Deuxièmement, une croissance économique avec un faible coût en carbone sera visée. Troisièmement, les sociétés indigènes qui ont su respecter leur environnement pendant plusieurs siècles seront écoutées. Quatrièmement, une aide financière sera envoyée aux pays en voie de développement pour leur permettre d'investir dans les énergies renouvelables. Finalement, une croissance respectueuse de l'environnement devra être vue comme une occasion de marquer un tournant historique de l'évolution de notre société. Même si Trudeau considère l'importance des problématiques environnementales, son discours reste néanmoins très large. Des actions concrètes sont attendues. Également lors de la COP21, Steven Guilbeault, directeur principal d'Équiterre, a cependant remarqué du changement quant à l'attitude de la délégation gouvernementale, dite, beaucoup plus abordable et ouverte aux propositions environnementales. Reste au premier ministre de faire ses preuves lors de son mandat. Aujourd'hui, l'annulation de construction d'oléoducs dans les territoires du Nord et la préservation des saumons rouges de la rivière Fraser sont les projets entamés. Ses actions sont loin d'être suffisantes pour répondre aux enjeux environnementaux actuels, mais il est possible de voir une évolution positive de l'action gouvernementale.

Cavalcade

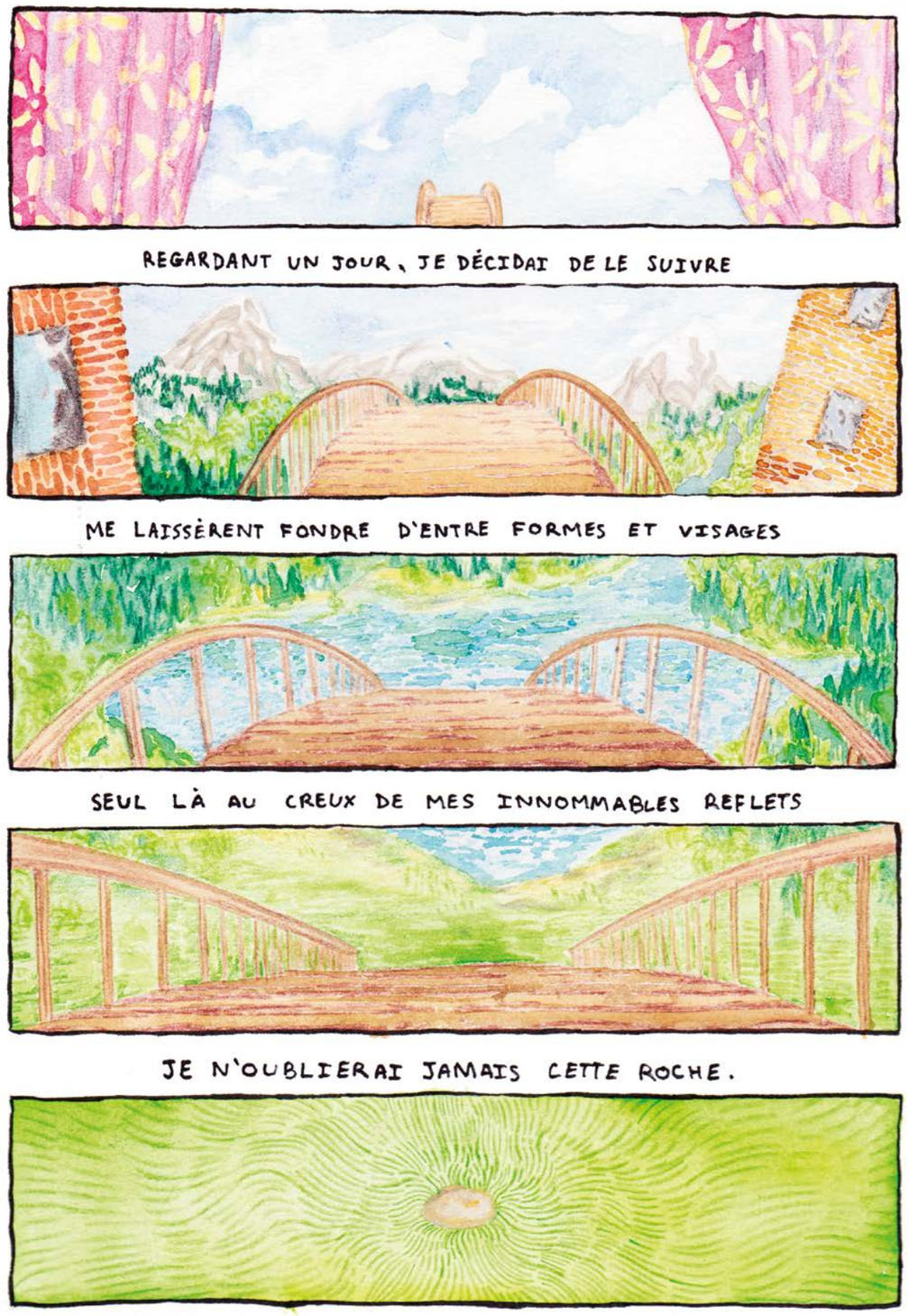
Amourachée crépuscule de mes échasses
Je cours sur le monde en me cognant le front aux étoiles

Elles me grafignent et je les vénère
Elles me catapultent vers le Rêve
Et j'atterris parmi les hommes
Où je manie des langages fous
Où je débats, où j'arrache
Pour marteler qu'il y a plus grand
Que nos petits carrés d'ozone renfermés sur leurs grignotements
Qu'il y a des cercles pour ouvrir
Qu'en mille lieux ici il y a des cosmos inéquitables
Qui méritent qu'on leur démantèle le laxisme

Je m'y frotte
Les hommes plantent régulièrement des éclipses dans leurs yeux
Ils traînent des bouchons pour éviter leurs fuites
Peu importe ce que j'ai vécu, la grandeur du voyage
On me dit autre, étrangère

Dans le mouvement des catapultes et des écrasements
Mon pouvoir allonge son tentacule
Je sens le monde chavirer dans mes fibres
Quand ma douceur éclatera au grand jour
J'entamerai des chants assez vastes
Pour réunir les poètes des points tournants
Des tremblements feront palpiter les frontières
Des formes nouvelles, des échos de clarté ruissèleront sur la terre
Les amarrés apeurés ne pourront pas les saisir
Ils se noieront
Nous donnerons naissance à nos songes
Nous cueillerons des jardins
Nous ne prierons plus
Nous traverserons tout
Nous brûlerons les oiseaux de malheurs
Nous nous en régalerons
Nous battrons du même pied la semelle des chemins
Nourris par la racine
Gagnant du tonus dans l'échine
Nous pourrons dire NOUS SAVONS
Nous envelopperons les villes et villages de nos convictions brandies sur l'horizon
Chacun affirmera et chacun pourra entendre chacun dans ses curiosités
Un parfum de confiance déployé
Nous serons nous à nous reconnaître sur un territoire
Nous serons nous à nous appartenir
Dans une humanité que nous habitons fiers
Que nous habitons le ventre ouvert sur les chuchotements terrestres

Amourachés crépuscule
Nous n'envions plus rien aux étoiles
Pendant que nous sculptons nos échasses



DE LA NOTION D'ÉQUILIBRE

N'as-tu jamais éprouvé au grand dam de ta conscience un étourdissement ? Sentir graduellement sur ton nez une confusion bien lourde qui te laisse anéanti devant le monde. Il se jette soudainement dans tes yeux une mystérieuse incompréhension du présent, de tes alentours, voire de la vie elle-même. Ce bouleversement injustifié se conclut toujours par une inquiétude foudroyante. « Enfin ! Qu'est-ce que tout ceci ? Que se passe-t-il ? Tout cela m'échappe ! » Cette désinhibition mélancolique ne se termine que par son oubli. Comme si tu avais reculé d'un pas en dehors du cadre de ta vie, que d'un effort inconscient tu tournas la tête en direction opposée du théâtre pour tenter de saisir cette chose qui le regarde tel un arbitre, il ne suffit que d'une distraction venue du tableau pour retomber dans le feu de son action et te remettre à vivre en échappant dans tes souvenirs cet instant intime de déséquilibre. Moi aussi, j'ai souffert de ces ressentiments d'absurde. Il m'est arrivé de me surprendre à confondre les dalles de la cité pour un grand abîme duquel provenaient les causes de mon corps et de tout ce qui s'en suit. Puis ce n'est que d'un coup sec que la matérialité de la nature me rappelle à l'ordre. Je redeviens sans hésitation un funambule sur sa corde et je retrouve dans le vide mes pieds sur celle-ci. Sans une hécatombe ni aucune crise dépressive, je retrouve le chemin qui me mène à contempler le monde loin de mes égarements philosophiques.

Vevey

pas très loin derrière le lac il y a des montagnes enchaînées
prenant racine dans ce même lac
qui revêt le sol à l'horizon

de là-haut une distance relève ses paupières
son regard est lumineux

les montagnes par leurs fenêtres
elles ont un ciel qui se repose et d'autres montagnes
qui vont en s'éloignant
et parfois elles enfilent un long manteau de soie
dégoulinant vers le lac

si elles s'arment de secrets
dans leurs salons en crevasse
où des tiges basanées, sous leur col
cueillent les rayons

si elles arment leur secret
c'est qu'à leurs pieds, dans leur dos
à l'insu du lac, il pointille en reprise
des nœuds filés
comme la plus belle
comme la plus fine des écritures

La blancheur est un second souffle

Mamie s'éveille par crises.
Janvier dehors.
Elle me dit savoir faire des couronnes avec les champs sauvages.
La neige tombe.
Elle chuchote ce que ses mains ne jouent pas au piano, puis me
raconte le cap avant la construction du boulevard.
Ses cheveux mêlés sont imprégnés d'une odeur de brindilles humides.
On la croirait rescapée des eaux qui attendent le gel.
Elle tourne autour d'elle le temps que dure le silence entre les
papillonnements de lumière.
La maison tangue.

Une roche coule au fond de la rivière

PHOTO Sabrina Jolicoeur

Le **vertige** du **début** des **choses**

On n’a plus les nouvelles technologies qu’on avait
Faudra faire bon usage des feuilles mortes
Reste que les temps durent pour les prostituées
Cachées dans une jupe enveloppante et sans souci

Nous avons discuté avant pour que tout se passe bien après
Passer à la banque pour jaser d’un gros défi et des chèques obèses
Ils nous ont révélé que des apôtres sont au pouvoir
Broadcast controlled

Le manteau de tes rêves,
Le loup de la côte,
La vie du mouvement.
Pour toi, Nordicité, tout est possible

Tu t’emmitoufles de chaleur douce
Vaincue, facile
Pas de nature photogénique
Tu te vois quand même dans le glaucome

Comme une vedette, geler ben raide
Tu pars en licorne
Pour voir de lents combats chéloniens
Si tu t’emmerdes tu feras une sieste sous l’amélanchier

Pis moi Vastitude,
J’ai tout mon hiver pour me reposer
Me partir un comité des arts domestiques
You won’t believe it until you see it!

Dans la mouvance de la vie
Le pari de l’hybride, c’t’un peu la mort
La cinquantaine me fait capoter
Mandat, procuration et testament

Les fêtes s’en viennent, les restes de dinde, de turkey
Pleins feux sur les tapis de Turquie
Vladimir Enough s’en va reconnaître l’ennemi

On est toujours dans une époque charnière
Partenaire dans un bordel du tohu-bohu

Un pays amphibie
Où les grenouilles ont peur des sciarides
Tu cherches des discours, l’émotion, le tremplin de la voix
Tu rentres à l’institut national des viandes
Ta blouse de fantaisie est couverte de sang
La prochaine fois, t’écouteras l’avertissement de tes enfants

Les anémones ont périclité
Le triomphe s’installe à Brossard
Sur un chemin sans conclusion
Tough time for the taxis.

Pendant ce temps, à Babylone (une autre ville qui commence par un b),
y’a cinq mille ans, on écrivait des lettres et des rapports, on rédigeait des contrats et des lois. Pour les sigles, les sceaux, on gravait sur des cylindres de pierre très dure les noms, les qualités, qu’un tour de rotation imprimait dans l’argile.
Ces instruments de l’écriture sont les premiers rouleaux de la typographie.

Et les premières matrices de caractères.

Tombé...

Je tombe, inévitablement, de plus en plus vite, je tombe encore... Je vois le sol, les arbres, la Terre qui se rapprochent inexorablement vers moi, lentement et tendrement, vers mes mains tendues.

Lorsqu'on tombe en chute libre, le temps ralentit sa course, suspend son vol comme disait Lamartine, et devient relatif et malléable comme l'a théorisé Einstein.

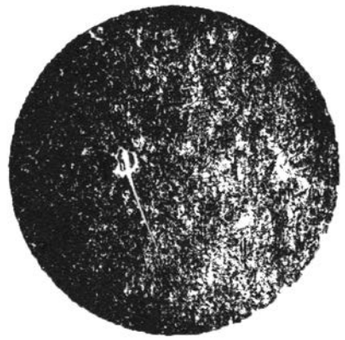
Je vois une infinité de détails qui défilent autour de moi. D'un bord, Montréal au loin, magnifique, triomphante, embrasée d'un halo aux mille tons écarlates, alors qu'Hélios termine son pèlerinage quotidien. De l'autre, je vois les glorieux reliefs des Laurentides et de la Mauricie qui s'embrassent, s'entrecroisent et se chevauchent à l'horizon.

Puis, soudain, ma vie se met à défiler, comme sur une bobine de super 8; et je tombe, je tombe encore, je tombe toujours... De haut d'abord, en découvrant le mensonge des adultes et de leur monde sans rêves, lorsque j'atteins le fatidique « âge de raison ».

Une fois tombé de haut en bas, tel un ange déchu, chérubin désabusé, me voilà qui tombe à l'envers, de bas en haut cette fois : je tombe amoureux pour la première fois...

Fatidiquement, je me suis trop rapproché du Soleil, de cet astre rayonnant par la fusion d'atomes d'hydrogène en son cœur, véritable fournaise créatrice de matière et de vie, éblouissant, mais jaloux. À l'instar de celles d'Icare, mes ailes ont fondu, et de nouveau, je suis tombé... Pour toujours mieux m'écraser, et disparaitre dans l'incandescence d'un furieux brasier, alimenté par ces ailes que l'Amour vous offre.

Tel le Phœnix, une fois la renaissance à travers la cendre achevée, j'ai dû d'abord réapprendre à ramper, puis ensuite à me redresser et tituber, pour au final toujours mieux retomber. Ce cycle de déchéances, d'essor, puis de chute libre ainsi a perduré, l'expérience s'est multipliée, et mon cœur petit à petit s'est dilapidé, amoncelé, éparpillé... tant et si bien que dans mon dernier brasier, je n'avais plus de cendres pour me reconstituer... alors je me suis mis à errer... vide... dénué de tout espoir, désabusé, perdu, annihilé...



Désespérément, je cherchais du sens dans tout ce vide, face au Vertige de voir ma profondeur devenir insondable, ma douleur insurmontable, jusqu'à devenir un astre moi-même, un trou noir... un corps physique dont la densité est si grande que même la lumière ne peut en réchapper... d'un phare dans la nuit, je suis devenu l'obscurité incarnée; ma noirceur, sur le canevas de ma vie, s'est répandue, étalée, mes ténèbres réalisées... Ainsi longtemps j'ai erré, si bien que je m'y suis acclimaté. Mes yeux ne voyaient plus que la noirceur des choses et n'en percevaient plus la lumière. L'étincelle disparue, la lumière s'est éteinte...

Ainsi tel un amoncellement d'atomes ambulant ayant perdu leur résonnance, telle une carcasse charnelle vide de substance, j'ai pu tomber au plus profond de moi-même, au fond de ce qui nous entoure et qu'on appelle l'Univers.

Depuis la première fois que je suis tombé dans cet abysse, j'ai cherché le sens de ce grand Vertige qu'on appelle la Vie.

Effectivement il existe des mouvements sous-jacents à toute chose, des motifs karmiques où on ne récolte que ce que l'on sème; des réplications fractales permettant de créer l'infinie complexité de ce qui nous entoure, à partir d'une simple étincelle que certains appellent le « Big Bang ». Et si vous parvenez à en percer les mystères, vous réaliserez pour commencer, que nos perceptions ne sont pas la réalité...

Mais il est déjà trop tard pour tergiverser, la projection est terminée, le sol s'est déjà grandement rapproché, je me trouve environ à 4 000 pieds de ce dernier, et il est temps pour moi de déployer mes ailes et de planer. Mon parachute s'ouvre, ma vie est sauvée.

Aujourd'hui, je continue régulièrement de tomber... mais depuis, j'ai appris à voler.

Inside the North Road

La neige arrive en retard
boxing day au Musée
vanité de dinde / de vin / d'essence / d'usines chinoises
les toiles et les statues
restent des témoins
de mes états de pensée
quand un jour je reviens

J'ai deux billets de train de banlieue
pour suicider ma fin
avant de manquer d'encre
désormais j'ai l'heure
marque dorée
cercle cycle longue ligne

À savoir si j'embrassais
la mort
la beauté

Dévisse couche assombri
je n'y pensais
de réflexion
un divan toute la nuit
distraction l'ennui
la fenêtre s'ouvre
douceur d'avril comme
un retour en route

J'ai coulé l'échec en étain

Sur mon balcon
au Soleil à l'ouest
je berce mes idées froides

Orbite l'obsession
satellite d'idée mobile
au creux de la main
qui roule
tout le continent

« Tout est interchangeable quand il n'y a plus de route »
mes joies modernes déçoivent
il n'y a rien comme la nuit

Débats ta vie dans une rame :
On essaye tellement de penser que c'était différent parce que sinon on a vieilli pour rien. Je me demandais combien de retard quand j'attends dans la nuit. Il regardait un mur avec un café vide. J'aurais voulu vivre mais j'ignorais que la vie était stupide, cherchant la vie sur ce qu'elle vibre et tombant au pire dans la nuit sans rêve.

Il mêle la nuit à l'errance

Un café pour fixer la vitre d'un lent tour de tête avant de prendre son manteau avec sa main fatiguée parce que les jambes sont le seul foyer qui lui fera traverser la nuit. Je voyais les arbres sur fond rouge de nuit morte comme jamais à Montréal; une très légère balade faisant croire à la douceur de décembre.

I ride swift underground
I will drink thirsty poésie

La caisse de bière sur mon bras de nuit briquet
feu les raffineries de l'est
les os de poulet aux chats !
un paquet de cigarettes mouillé me rappelle l'opium

Ta mortification relie Parc à Crémazie
ébranle le chatoiement
des néons nulle chaleur
j'embrasse mes cartes qui téléportent les rêves dans un motel

Sauvé !

fille en noir dans la bibliothèque
nuit victoire de décembre

folle-moi les dures envies
du Skytrain sans payer
science ta fiction sur une autoroute déserte
un aéroport abandonné

Il n'y a pas de neige épongeant le sang
la dépense !
la dépense !
Sade père Noël
Bataille ma nuit blanche
« Et toujours ! Et jamais ! »
comme dira ma mort

J'aime ma tristesse comme mon extase naturelle

quelqu'un a sursauté dans le bus
à coup de ma lune nomade

Décembre sans
larmes arctiques
lames sur la ville
au naufrage dans la brume

Un balcon vis-à-vis un lampadaire est suffisant pour sombrer la nuit dans un appartement art déco de Côte-des-Neiges.

Il est un terrible astéroïde d'étain criblé de tous les planchers d'Amérique du Nord.

Je lisais une danse
avec un visage
qu'un sourire ne dit
hagard de brume
l'heure de pointe synaptique
troisième Old Milwaukee
premier café
cigarette du matin

Je lisais une danse
avec mes lèvres
qui attend détruit

Et ils vécurent heureux jusqu'à la fin de ses jours
nous pourrions être déçus ensemble
montre-moi une photo
comme une pleine tête de Lune
ai-je toute cette solitude
qu'il m'a fallu
pour écrire la seconde

Le mot qui n'existe pas

Je suis la pénombre des ombres de mon âme
Mon manoir a fait naufrage dans l'iris noir de votre œil
Spectre de vos jours anciens
Irradiez les visages de vos ancêtres
Qui aspiraient à des jours meilleurs

Chiens blancs et chiens noirs
Spectres de la nuit et loup au manteau d'ivoire
Détruisez toutes vos délusions
Retenez l'artère de ce cœur qui pompe la sève de votre siècle
C'est votre patrimoine qui s'en va

Retenez-le par la queue, frères d'armes
Je ne comprends pas ce que vous dites
Je suis ailleurs près de vous
Je suis ici, si loin de tout
Criez donc haut et fort

Laissez-moi ouïr le timbre de vos cordes vocales
Gouter l'acide de votre colère d'antan
Peuple mort, vous qui n'êtes pas nés
Vous êtes mes enfants
Ceux qui sont morts de n'être pas nés

L'argile de la sculpture et les morceaux brisés de l'argile
Je vous aime, frères de sang
Vous qui êtes perdus dans le temps
Tenez bien haut votre lanterne
Cette luciole merveilleuse

Laissez son feu éclairer votre chemin de boue

Écoutez cette horloge

C'est l'écho de votre cœur.

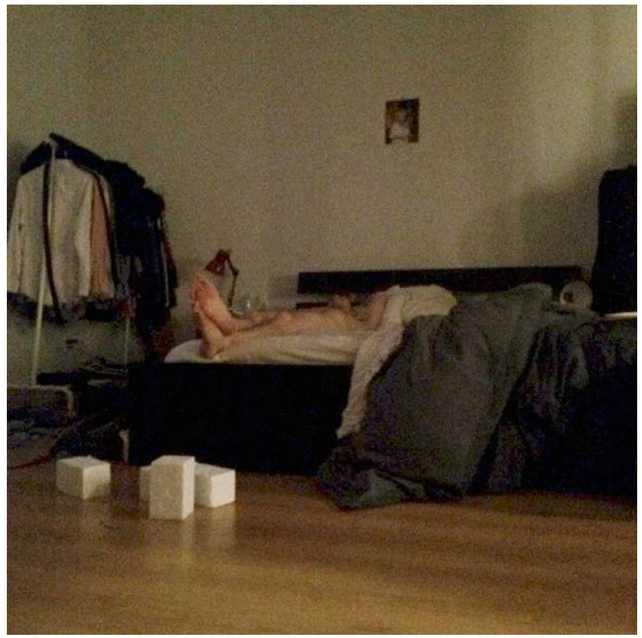
Pour arrêter

Me voilà désœuvrée
Six minutes et douze secondes de trop
À tuer
Et que cette pause parte en fumée !
Alors s'affûtent mes pupilles à la pointe d'un bâton là-bas
Ô travailleur que la cravate étouffe !
Fractions de seconde bras de fer entre un s'il te plaît trop blasé pour gager mon lit de mort
Et latente, ta réponse…
Fais-moi don de ta baguette à faire courber les horloges
Plante-moi un crayon dans la gorge
J'ai aiguisé mon plus beau sourire
Pour que six minutes et douze secondes de trop, je respire
Entre mes courses folles
Les décharges des moteurs et l'odeur du bitume
Et rien de mieux, travailleur, pour rapprocher les cœurs tièdes
Qu'une flamme fragile
L'attente fébrile d'un feu bientôt de retour dans ta poche
Travailleur dont le collègue me fixe,
Je suis assassine et je te tiens complice
Ces six minutes et douze secondes de trop,
Mitraillons-les de nos tics !
Et que jamais, au grand jamais, le temps ne nous prenne
De regarder, un instant, ce que le monde peut nous offrir
Les mains vides.

PHOTO Marie Chemin

AU BORD DE TON LIT

je dois rester
dans les vallées de mon esprit
parce que je ne veux pas savoir
s'il me fait plus mal
le froid du pied gelé sur la cuisse
ou la chaleur de ma jambe
sur le pied



70 diamants mandarins chantent et jouent de la musique rock, punk et métal

PHOTO crennjulie.com

Dans l'œuvre immersive de Céleste Bousier-Mougenot, les oiseaux ne font pas que chanter. Ils jouent aussi de la guitare électrique. Sous la forme d'un parcours sonore et visuel, l'œuvre *From here to ear* présentée au Musée des Beaux-Arts de Montréal, est la dix-neuvième version depuis la première créée au MoMa PSI dans le Queens à New York. L'œuvre vivante et éphémère s'adapte et se modifie sans cesse au gré de l'architecture, des dimensions spatiales et sonores d'un lieu, créant ainsi une œuvre unique pour chaque présentation de l'installation.

«J'ai passé dix jours à régler les instruments. Je ne suis pas toujours satisfait du résultat, mais l'idée de la musique est quelque chose qui évolue très vite au fil du temps», raconte l'artiste lors d'une entrevue avec Ismaël Houdassine pour le Huffington Post Québec. On dit que celle à Montréal est la plus grande version jamais organisée jusqu'à ce jour. Elle mérite que l'on s'y attarde.

Bousier-Mougenot transforme le Carré d'art contemporain en une volière qui accueille plus d'une soixantaine de diamants mandarins au comportement grégaire, au sein de laquelle le public est invité à pénétrer pour assister à la composition en direct d'une partition musicale unique générée par le mouvement collectif et le caquètement des oiseaux sur les dix guitares électriques et les quatre basses. Les diamants mandarins se nichent en groupe sur les cordes des instruments électriques, produisant avec leurs griffes des accords aléatoires préenregistrés dans le style rock, punk et métal. Les oiseaux capturent sous nos yeux la beauté de l'instant fugitif.

Les travaux de Céleste Boursier-Mougenot apprivoisent la musique en l'extirpant de situations imprévisibles. Ses œuvres sont-elles principalement musique, ou art visuel? Selon lui, ce n'est pas à l'artiste de répondre à cette question. Il préfère laisser la liberté de l'interprétation au spectateur. Tout ce qu'il peut dire, c'est que l'œuvre est plus liée à son parcours de vie. Par exemple, il reconnaît avoir été marqué par le punk rock de la fin des années 1970. Le mouvement et le son tirés de ses œuvres comme *From here to ear* capturent la conscience du spectateur dans une expérience fascinante et envoûtante. C'est le long déroulement sans fin d'une pièce unique et merveilleusement organique.

À mon avis

Entrer dans la volière, c'est s'éloigner de la lourdeur du temps des humains pour vivre la légèreté du temps des oiseaux. S'appropriant tout l'espace du Carré, les oiseaux se perchent, sautillent et volent où bon leur semble. C'est à peine s'ils remarquent de la présence du public. Au risque d'une collision avec les volatiles, le public doit s'adapter à leur vol direct et vif. Maîtres de l'espace, les diamants mandarins dirigent nos déplacements. On doit faire preuve de vigilance à l'égard de ceux-ci. Il n'est plus question du rythme humain. Il faut s'adapter à un rythme plus impulsif, plus naïf, qui rend au fond plus léger. Ce qui est formidable dans tout cela, c'est que cette légèreté d'être est visible et sensorielle, puisque l'on écoute et regarde le temps de l'instant passer au gré des mouvements des oiseaux.

On expérimente la sensation du vide devant l'incompréhension de l'œuvre et devant son manque de contenue informatique. Pour une fois, il ne faut pas chercher à comprendre. L'œuvre de Céleste Bousier-Mougenot nous invite à faire taire notre pensée pour vivre l'instant sonore et visible devant nous. La beauté du déroulement sans fin. Le mouvement sans fin. On nous invite à écouter le temps des oiseaux, à nous défaire de celui de l'humain.

From Here to Ear

Au Musée des Beaux-Arts de Montréal
Jusqu'au 27 mars 2016

We Can Be Bowie, Forever And Ever!

Le 11 janvier dernier s'est éteinte une Étoile du rock. Scintillante dans ses années glam ou noire sur fond blanc sur la pochette de son album *Requiem*, Bowie continue de marquer des générations. Plus qu'un simple musicien, il est créateur.

D'un bout à l'autre, à ses côtés, il nous fait faire le grand saut.

Animé d'un désir permanent de réinvention, David Robert Jones ne semble jamais avoir chéri l'idée du *statu quo*. Il se rebaptise Bowie et fait serment d'originalité à chaque nouvelle composition.

À sa première fois à l'écran — cheveux couleur vermeils et combinaison moulante —, il fixe la caméra de la BBC, gratte les cordes de sa guitare bleue électrique et chante *Starman* devant le public des habitués des quatre garçons dans le vent.

Une présence particulière pour une œuvre toujours en mouvement et néanmoins pleine de sens.

On visualise cette figure longiligne, mystérieuse au regard songeur. Cet *homme venu d'ailleurs* qui place dans le creux de notre main, le ticket départ pour loopings/sensations. C'est lui l'*Homme Étoile* qui nous emmène à travers ses différents univers. Si c'est la tête en bas, avec *Major Tom*, on écoute aussi avec attention le récit rock tragique de *Ziggy* et de son groupe psychédélique.

À chaque chanson sa signification — aussi loufoque soit-elle —, et tout indice est à prendre pour en savoir plus sur cette créature qu'est aussi Bowie. De l'éclair rouge et bleu traversant le visage d'« *A Lad Insane* » (référence à son frère schizophrénique), en passant par *Five Years* (chrono déclenché par son père dans l'un de ses rêves); l'œuvre de Bowie prend forme sur l'anecdotique et le chimérique exalté.

Celui qui regarde vers le ciel et s'interroge dans *Life On Mars?* puise son inspiration dans ce qui l'entoure, et innove.

À l'origine du concept du « *verbasizer* », il fait sien cet algorithme dans lequel se mélangent des bribes d'articles de journaux. Bowie presse le bouton et s'inspire de ce qui en sort : son « kaléidoscope » à travers lequel il regarde le monde de son œil bleu et du marron.

Sa période phare, celle à laquelle on l'associe volontiers, car la plus choc : le glam rock! Entouré d'Iggy Pop, Brian Ferry ou encore T-Rex, David Bowie fait partie intégrante de ce mouvement du glam. Un retour au rock'n roll propulsé et bousculé dans ses normes. On est projeté plus loin encore dans l'excentricité, la provocation et l'excès. Question d'identité, tous s'assument dans leur entièreté. Et ses costumes de scène parlent d'eux-mêmes : *Ziggy Stardust*, *Aladin Sane* ou encore *The Man Who Sold The World*; tous ces personnages font de lui une icône révolutionnaire et un maestro du style qui continue d'inspirer Jean-Paul Gaultier, mais aussi le voisin d'à côté!

David Bowie est une machine à inventer. Il ne s'arrête jamais. Toujours précurseur, mais sans s'éloigner des tendances de son époque. Il brusque le basique et conçoit de nouvelles possibilités sans nécessairement chercher à être compris.

À quelques jours de ses adieux, il pose la dernière pierre à l'édifice. Son œuvre perdure et son règne n'a pas de fin, car plus qu'un simple chanteur, Bowie est un symbole.

Cet OVNI à la voix nasillarde et l'accent « sharp » continue de nous faire voyager à travers la galaxie de ses différents registres. David Bowie, c'est une figure emblématique du style, une référence musicale et une inspiration qui reste, encore aujourd'hui, toujours en mouvement.

L'Organe recrute pour son

comité de lecture

Nous sommes à la recherche d'étudiants au premier cycle à Concordia qui voudraient être membres du comité de lecture de *L'Organe*.

Il s'agit, deux fois par session, de lire les soumissions reçues par le magazine et de les commenter brièvement. Le travail se fait à partir de chez vous !

Une belle occasion de s'impliquer, sans s'imposer une trop grosse charge de travail !

Pour soumettre votre candidature, dites-nous avec quel type de texte vous êtes le plus à l'aise (poésie, essais, reportages, opinion…), faites-nous parvenir des exemples de textes que vous avez écrits (1-3, dans n'importe quel genre), et spécifiez pourquoi vous aimeriez vous joindre au comité.

Envoyez-nous le tout à l'adresse suivante ---> recrutement@lorgane.ca
N'hésitez pas à nous écrire si vous avez des questions !

l'Organe

Nº 04 | PRINTEMPS 2016

VERTIGE

www.lorgane.ca

Questions et commentaires
redaction@lorgane.ca

Thème du prochain numéro *La Fête*

Date limite pour les soumissions
25 février 2016

Faire parvenir à
soumissions@lorgane.ca

Conseil d'administration
Pierre Chauvin (président)
Justine Falardeau
Mélanie Meloche-Holubowski
Sophie Pouliot
Jean-François Vaillancourt

Membre sans droit de vote
Charlotte Parent

Rédactrice en chef
Charlotte Parent

Chef de pupitre Arts et Culture
Alice Brassard

Chef de pupitre Société
Maéva Thibeault

Chef de pupitre Environnement
Anna Michetti

Chef de pupitre Création littéraire
Alice Pierre

Directrice artistique
Sophie Auger

Directeur graphique
Vincent Potvin

Directrice de la photographie
Marie Chemin

Directeur/directrice de l'illustration
OUVERT

Composition par *L'Organe*
Impression par *Hebdo Litho*

Contributeurs
Victoria Aimar
Nafi Asta Tidjani
Eugénie Bataille
Camille Bernier
Sarah Boutin
Iris Delagrange
Tommy Height
Héloïse Henri-Garand
Maude Huard
Rachel Lacombe
Alexandre Lagréou
Nounours Lelion
Alice Parent
Simon Parent
Daniel Pelchat
Francis Robindaine Duchesne
Julie Sarrazin
Miriam Sbih
Emmanuelle Aisha Sparkes

Photos
pp.16-18 : Alice Parent
pp.24-25 : Sabrina Jolicoeur
pp.32-33 : Marie Chemin
p.35 : Victoria Aimar

Illustrations
p.6, 29, 39, 40 : Vincent Potvin
p.8 : Charlotte Parent

Couverture
Marie Chemin

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	V	E	R	T	I	G	O		A	B	A	S
2	E	D	E	N		A	B	I	M	E	S	
3	S	I	T	T	E	L	E		I	R	T	S
4	I	T	R		L	I	S	T	A	G	E	S
5	C	I	A		A	L	I	E	N	E	R	
6	U	O	C		N	E	T		T	R		V
7	L	R	A	K		O	E		E	S	T	I
8	E	I	B	O	Y			P			O	S
9	S	A	L	T	I	M	B	A	N	Q	U	E
10		U	E		N	A	A	N		U	R	E
11	C	X				I	N		A	I		
12	A		F	T		N	I	A	G	A	R	A

l'Organe

PRINTEMPS 2016 L'ORGANE — MAGAZINE FRANCOPHONE DE CONCORDIA VERTIGE